

L'antimage du Magimonde

Lionel Vidal

Je m'appelais Linus Merle, et j'étais le plus grand manucien de mon temps. Mon profil génétique était parfaitement aberrant : même muni des baguettes les plus performantes, coiffé des chapeaux les plus pointus et vêtu des capes les plus élégantes, je n'avais jamais pu jeter le moindre sort ni élaborer la moindre potion, encore moins enchanter quoi que ce soit ou qui que ce soit. En bref, mon potentiel magique était totalement nul.

J'appartenais pourtant à l'une des plus puissantes, des plus prestigieuses et des plus magiques familles du Magimonde. Le Haut Conseil avait toujours eu en son sein au moins un Merle, et plusieurs de mes ancêtres, dont mon père, avaient même été élus Grand Chancelier. Certains avaient pensé un temps à une malédiction, mais même la magie la plus noire n'était pas aussi puissante ; pour la plupart, je n'étais pas le fruit du sort d'un malfaisant, mais un coup du sort pour mes parents. Un enfant handicapé, honte de sa famille, qu'on essayait de cacher et dont on ne parlait jamais qu'à voix basse.

En réalité, mes parents m'adoraient et mon enfance fut extrêmement heureuse : une convalescence pratiquement ininterrompue ! Le seul avantage d'être parfaitement incompetent en magie est d'y être pratiquement imperméable. Aucun sort, aucune potion ne semblait avoir d'effet sur moi, et en particulier aucune potion de guérison. Je pus ainsi bénéficier de toutes les maladies infantiles possibles, bien réelles au début, mais par

la suite souvent feintes, pour éviter une école trop publique et profiter d'un amour maternel inconditionnel dans l'intimité du manoir familial.

Mon père eut de plus la sagesse d'engager comme précepteur le mage Houdin, sans doute le meilleur spécialiste de l'Antimonde (la rumeur disait qu'il était même capable de s'y incarner, incognito et sous diverses formes). C'était difficile à croire, mais personne dans l'Antimonde ne semblait avoir de pouvoir magique ! Imaginez un monde peuplé uniquement de purs manuciens !

Avec l'accord de mes parents et contre l'avis du commun et toutes les bienséances, Maître Houdin décida de consacrer une bonne part de ma formation à des activités manuelles et sportives. Activités pourtant méprisables s'il en était : pourquoi s'abaisser à transpirer en utilisant ses mains ou son corps quand un coup de baguette suffit ?

Je n'aurai jamais pu tenir une baguette sans me couvrir de ridicule, mais, à l'aube de ma majorité, j'excellais, seul dans le Magimonde, dans les deux domaines où m'avaient porté mes goûts : l'art culinaire et l'escrime.

*

Mon premier duel aurait lieu demain matin, au lever du soleil, comme le voulait la tradition : j'avais peur. Peur de mourir surtout, ou d'être gravement blessé, mais aussi peur de ne pas être à la hauteur, de déshonorer ma famille et mon nom.

Mon affaire relevait du banal adultère. Quelques semaines auparavant, sous prétexte de goûter ma cuisine, la fée Ariadne s'était invitée chez moi un soir, à l'improviste. Un risotto aux Saint-Jacques sur velouté d'asperges et une bouteille de Lambrusco Ariola Marcello plus tard, elle avait fait disparaître coiffe et robe de fée et s'était jetée sur moi. Je ne l'avais pas repoussée.

Elle était revenue, le lendemain et tous les jours de la semaine suivante, en restant de moins en moins longtemps habillée. Mais chacun savait que la fée Ariadne était la promise du mage Dionys et j'avais voulu couper le fil de cette relation. Délaisée, la fée n'avait guère été discrète, et peu de temps après, le mage Dionys en personne s'était présenté à ma porte avec ses témoins pour me proposer le cartel.

C'était un mage terrifiant, spécialiste des potions hallucinogènes, capable par envoûtement de désorienter complètement un adversaire jusqu'à la perte de conscience, avant de lui fracasser le crâne. Mon père et Maître Houdin étaient passés me voir le matin suivant pour m'encourager et me donner quelques derniers conseils. Bien qu'ils m'eussent assuré tous

les deux que je pouvais résister à tous les envoûtements par la seule force de ma volonté, je les avais sentis quand même très inquiets.

Avant de partir, Maître Houdin m'avait remis une magnifique épée, Calibourne, d'un tranchant extraordinaire et d'un équilibre parfait, qu'il avait lui-même rapporté de l'Antimonde où elle était légendaire : elle aurait été capable de couper n'importe quelle matière... mais je croyais comprendre qu'elle n'avait pas vraiment porté chance à son dernier propriétaire (Maître Houdin était resté très évasif sur ce sujet, même s'il était aussi question d'adultère).

Et mon père m'avait serré dans ses bras, longtemps, comme si c'était la dernière fois.

J'avais peur.

*

Je pouvais enfin prendre quelques jours de vacances. Ma mère avait créé autour du manoir une barrière infranchissable, sauf pour quelques proches : ma célébrité devenait de plus en plus insupportable.

Tout avait commencé deux ans auparavant. Peu après l'affaire Dionys, j'avais décidé d'ouvrir mon propre restaurant, *La main à la pâte*, où tous les plats auraient été entièrement cuisinés à la main, sans aucune magie. Une révolution dans le monde culinaire du Magimonde !

Je n'avais même embauché que du personnel manucien, tant en cuisine qu'en salle. Bien sûr, ils n'étaient pas aussi purs que moi — certains venaient même travailler en se téléportant —, mais leur potentiel magique était bien en deçà des normes établies, et ils étaient tous, comme moi, très fiers de montrer que l'on pouvait faire carrière autrement qu'en agitant une baguette. Leurs familles, trop heureuses de la chance offerte à leurs proches handicapés, m'avaient prêté les fonds initiaux, et certaines, les plus influentes, s'étaient aussi chargées de ma publicité. Le succès fut immédiat et le restaurant affichait toujours complet pour au moins les trois prochains mois.

C'est étrange quand on y pense : tous ces mages et toutes ces fées qui venaient manger chez moi auraient pu très facilement reproduire chacun de mes plats d'un simple coup de baguette. Mais apparemment, il y manquait toujours quelque chose, un presque rien, un je-ne-sais-quoi indéfinissable, peut-être ce que certains mystiques appelleraient l'âme du plat (ma mère pensait que c'était l'amour que je mettais dans ma cuisine, mais c'était une fée très romantique). Quoi que ce fût, cela les rendait fous et tous mes hôtes finissaient leurs repas dans un état d'exaltation extrême, tous leurs sens en ébullition.

Si l'on ajoute à cela que les manuciens étaient depuis toujours considérés comme les meilleurs amants, vous comprendrez qu'après le dernier service du soir, ni moi, ni mon personnel, ne rentrions jamais seuls ; les journées étaient très longues et les nuits étaient très courtes. Et je ne parle pas de tous ces hôtes qui nous quittaient repus et enflammés pour d'autres hauts lieux de fêtes et de perditions...

Et puis, il y eut l'épidémie de duels. Je m'y attendais, mais je ne pensais pas que le virus de l'honneur des cocus chatouilleux serait aussi contagieux. Rien que la semaine dernière, j'avais dû encore occire trois mages et deux fées. Je n'avais offensé directement que deux d'entre eux, mais comme je ne pouvais pas me permettre de perdre du personnel compétent et bien formé, je m'étais fait le champion de tous mes employés.

Mes duels étaient devenus routiniers. Jusqu'à présent, je restais totalement imperméable à tout sort et à tout maléfice : pendant que mon adversaire s'acharnait en vain à remuer sa baguette, j'avais tranquillement vers lui jusqu'à être à portée d'épée. Par politesse et par respect pour le malheureux offensé, je prenais soin en approchant d'effectuer quelques moulinets et passes aussi ridicules qu'inutiles, pour qu'il pût croire que je m'efforçais de parer ses attaques. Puis Calibourne le coupait en deux.

La facilité avec laquelle je gagnais mes duels suscitait beaucoup de mécontentements. Je fus accusé de tricheries, d'utiliser de l'aide magique extérieure, et même, moi qui n'avais aucun pouvoir, d'exercer la magie noire interdite ! Mais bien sûr, rien de tout cela ne put être prouvé, et le cartel continuait régulièrement de m'être porté. Mon affaire marchait vraiment bien. Tous les jours, en deux services midi et soir, je faisais plus de deux cents couverts. Ce qui entraînait en moyenne une cinquantaine de duels hebdomadaires, dont une demi-douzaine à ma charge.

Très rapidement, mes prouesses comme cuisinier, amant et bretteur avaient fait le tour du Magimonde, et je ne pouvais plus sortir dans les rues sans que les gens ne me harcelassent. J'étais épuisé et ces vacances étaient une bénédiction : enfin quelques jours sans cuisiner, avec des nuits complètes et Calibourne au repos !

*

— Monseigneur, l'épidémie de duels nous échappe. Il vous faut prendre des mesures.

Le Conseiller Frankstein, nécromancien émérite, avait la mine encore plus lugubre que d'habitude. Nous étions quatre dans le bureau de mon père, assis autour de la petite table de réception. J'avais cuisiné des muffins

à la poire et au citron, pour accompagner le thé, un Rukéri que j'avais précisément infusé et dont la teinte rouge sang était de circonstance.

À ma grande surprise, mon père m'avait invité à cette réunion de crise sanitaire, comme expert en duels d'honneur, mais aussi comme responsable du tout premier foyer d'infection.

Le Conseiller Frankstein poursuivit :

— Sur les six mille lits de nécromancie du Magimonde, près de deux mille cinq cents sont occupés par des cas de duels d'honneur. À ce rythme, nous serons saturés dans deux semaines, et nous devrons alors choisir les morts qui seront admis en nécromancie, et refuser les autres, qui perdront alors toute chance de revenir.

— C'est inacceptable, s'emporta mon père. On ne peut pas demander aux nécromanciens de jouer à Dieu et de décider qui doit revivre ou mourir !

Le Conseiller Houdin, responsable des finances du Magimonde, était plus réaliste :

— Ils l'ont pourtant toujours fait, Monseigneur, mais j'admets que les circonstances sont différentes aujourd'hui. Conseiller Frankstein, combien de temps un lit de nécromancie reste-t-il occupé par un mort en moyenne ?

— De quelques semaines à quelques mois, selon l'âge et l'état de décomposition. Tous ne reviennent pas, malheureusement. Et parfois ceux qui reviennent ont des séquelles. Le taux de morts sans retour est d'environ deux pour cent.

— Et connaît-on le profil des personnes les plus touchées par ces duels ?

— Oh oui, essentiellement les personnes âgées. Les plus de quatre cents ans sont les plus affectées.

Mon père et Maître Houdin me lancèrent un regard furtif. Ils savaient tous deux qui j'étais, ou plutôt ce que j'étais. Ce genre de grand âge ne me concernerait pas ; ma propre espérance de vie ne dépassait pas quatre-vingts ans. Le Conseiller Frankstein n'avait rien remarqué et sourit comme s'il avait entendu une mauvaise blague :

— Remarquez, c'est assez logique : c'est dans cette tranche de la population, le plus souvent très aisée, que la différence d'âge avec un compagnon ou une compagne est la plus prononcée. L'honneur du cocu exige d'autant plus réparation que la crainte de voir son objet s'éloigner est grande.

C'était à la fois juste et plutôt drôle, et pour éviter de rire sur un sujet aussi grave, mon père et Maître Houdin s'empressèrent, sans se regarder, de goûter avec application un muffin à la poire.

— On peut aussi considérer que, comme l'espérance de vie dans le Magimonde est d'environ cinq cents ans, tous ces morts très vieux ne devraient pas beaucoup la modifier : c'est finalement une très bonne nouvelle!

Le Conseiller Frankstein développait un humour cynique que je trouvais plutôt plaisant, mais mon père l'interrompit :

— Vieux ou pas, on ne peut pas les laisser mourir sans rien faire. Que me proposez-vous?

— Monseigneur, que diriez-vous d'obliger tous les clients du restaurant de votre fils à porter un masque enlaidissant sur le visage? Cela pourrait favoriser, disons, une forme de distanciation sociale et diminuer ainsi le nombre de cas contacts, heu, rapprochés. Il va de soi que les serveurs en salle devront aussi porter un tel masque.

— Vous n'y pensez pas. C'est d'un restaurant dont nous parlons. Comment les convives feront-ils pour manger et boire?

— Oh, mais les masques seront magiques, bien entendu, et laisseront passer les couverts et les aliments.

Mon père n'était pas convaincu :

— Mais je ne vais pas dans un restaurant gastronomique pour me faire couper l'appétit par des têtes de c..., enfin, je veux dire des visages à faire peur. Vous n'avez pas une autre idée?

— Eh bien, Monseigneur, j'avais aussi pensé restreindre l'accès au restaurant. Ce qui pose problème, ce sont surtout les couples. On pourrait n'autoriser l'entrée qu'aux célibataires.

— Ça, c'est une bonne idée, renchérit Maître Houdin. On pourrait demander aux clients de présenter à l'entrée une autorisation, un genre de pass-solitaire, magiquement infalsifiable, et qui garantirait qu'ils sont bien célibataires. Bien entendu, tout le personnel du restaurant devrait aussi avoir ce pass.

Maître Houdin se tourna vers moi :

— Tu penses que c'est faisable?

— Oui. De toutes façons, tous mes employés sont soit célibataires, soit veufs depuis peu... Mais je vais sans doute perdre beaucoup en chiffre d'affaires. Et ce n'est pas le moment, je vais avoir beaucoup de frais dans les mois qui viennent.

— Vraiment?

Mon père semblait surpris.

— Je pensais que tu n'avais plus de créances et que tu dégageais largement assez de bénéfices.

— Les frais de nécromancie, Monseigneur.

Le Conseiller Frankstein était naturellement très concerné :

— Si le mort revient, Monseigneur, les frais de nécromancie sont très élevés et à la charge de celui qui l'a fait sortir de sa vie. Et votre fils en a fait sortir beaucoup, Monseigneur, et beaucoup sont revenus.

— Bon sang, l'impôt sur les Revenus, je l'avais oublié.

Maître Houdin intervint alors :

— Cet impôt ne se nomme plus ainsi, Monseigneur. Aujourd'hui, on dit plutôt impôt sur la Fortune, pour positiver et se réjouir de payer pour la chance de ceux qui nous reviennent. Cela dit, si on met en place ce pass-solitaire, on pourra prévoir une aide financière d'état pour compenser les pertes de l'entreprise concernée.

— Oh, je vois... Cela me semble parfait, mais il faudra vous arranger pour que l'on n'y voie pas une marque de népotisme... Fort bien, Conseillers, mettez tout cela en place dès demain et je m'occuperai de répondre à toutes ces ligues pro-vieux ou pro-couples qui ne manqueront pas de hurler à la discrimination. Si tout se passe bien, je devrais pouvoir signer les décrets d'application dans une quinzaine de jours.

Mon père sortit sa baguette en souriant et la théière rempli d'elle-même nos tasses avec délicatesse.

— En attendant, Messieurs, nous sommes quatre, devant de délicieux gâteaux et de l'excellent thé. Que diriez-vous d'un bridge pour les sublimer ?

*

Le pass-solitaire était en place depuis quelques mois et le nombre de duels d'honneur diminuait enfin. D'autant plus que mon second en cuisine, le mage Garcimor, avait eu une brillante idée.

C'était le seul manucien du Magimonde à pouvoir porter le titre de mage. De fait, il avait un potentiel magique extrêmement élevé, mais souffrait d'une étrange malédiction : il ratait systématiquement tous ses sorts et toutes ses potions. Il avait même dû renoncer à se téléporter, tant il est dangereux de ne pouvoir contrôler sa destination. Il avait involontairement provoqué tellement de dégâts et de catastrophes, qu'un décret du Haut Conseil lui interdisait toute forme de magie dépassant le premier niveau. Et il était ainsi devenu manucien par nécessité.

Quand je lui avais demandé de se procurer un pass-solitaire comme tous les autres employés, il avait catégoriquement refusé et m'avait dit qu'il préférerait démissionner plutôt que d'accepter cette restriction insupportable de ses libertés. Surpris par une véhémence qui ne lui ressemblait pas, je l'avais invité le soir même à prendre un verre pour en discuter. Après

une bouteille de Cognac, il m'avoua qu'il n'était pas célibataire comme tout le monde le pensait, mais qu'il entretenait en secret une liaison avec une fée vedette de la télévision, très connue, mais mariée. Jamais il ne pourrait réussir le test magique PCR (Preuve de Célibat Réglementaire) qui permettait d'obtenir le pass-solitaire.

Sans pass, il ne pouvait plus travailler pour moi dans mon restaurant, mais il me proposa de nous associer dans une autre affaire : un restaurant sans hôtes ! Il prendrait des commandes à distance, je cuisinerais des plats à emporter, et il se chargerait de les expédier magiquement, directement dans les assiettes, au domicile de ses clients.

J'avoue qu'au début, j'étais plutôt inquiet. Beaucoup de commandes n'arrivaient pas à la bonne adresse, et beaucoup n'arrivaient même pas dans des assiettes... Mais, contre toute attente, ce côté imprévu et parfois ludique plut énormément et le succès de notre nouvelle entreprise fut fulgurant : j'avais pourtant doublé la taille de ma brigade, mais entre les plats à consommer sur place et les plats à expédier, j'arrivais à peine à suivre le rythme des commandes ! Et puis surtout, les plats dégustés à domicile eurent une conséquence aussi inattendue qu'appréciée : à mesure que les lits de nécromancie se vidaient, les lits de maternité se remplissaient... Sans le vouloir, nous avons résolu les problèmes de natalité du Magimonde ! Le mage Garcimor, décoré de la médaille de la Famille et de la Fertilité, était célébré comme un héros et j'avais probablement assuré la réélection de mon père comme Haut Chancelier.

J'étais très heureux. Seule la fée Cassandra, une amie d'enfance de ma mère qui venait fréquemment nous rendre visite, continuait d'affirmer que tout cela n'allait pas durer et finirait très mal. J'aimais beaucoup cette fée que je considérais comme une grande tante, mais je n'accordais guère de crédit à ses prédictions toujours pessimistes.

J'avais tort.

*

Mon audition devant le Haut Conseil durait depuis cinq heures. Les prises de parole successives des conseillers étaient d'un ennui mortel et j'avais décroché depuis longtemps, le regard perdu dans les décorations élaborées du plafond de la Salle des Délibérés.

Au début, j'avais relaté avec précision le déroulement des faits tragiques qui avait conduit le Haut Conseil à m'auditionner, avant de me juger et, peut-être, de me condamner. J'avais ensuite répondu honnêtement à toutes leurs questions, même les plus déplacées qui ne visaient qu'à salir, moi ou ma famille. Le Conseiller Dionys, plein de rancœur

après être difficilement revenu de notre duel, avait été le plus odieux. Mon père, qui présidait la séance, était resté impassible, inaccessible dans son mépris, mais Maître Houdin, je devrais dire ici le Conseiller Houdin, avait eu bien du mal à se maîtriser : je ne crois pas que le Conseiller Dionys ait jamais réalisé à quel point il avait été proche de retourner pour très longtemps dans un lit de nécromancie.

Chaque conseiller devait maintenant se présenter formellement, je devrais dire interminablement, et argumenter un jugement et une peine. Je n'entendais plus ces longs monologues, retranché dans la tristesse de la perte de mes deux merveilleux amants...

*

Lundi, j'avais rencontré pour la première fois le mage Tristan, contrôlé célibataire, au deuxième service de midi : filet d'agneau en croûte de truffe sauce Périgueux, suivi d'un crémeux chocolat-sarrasin. Nous avons commencé à discuter histoire quand le café fut servi et que j'étais venu, comme à mon habitude, saluer mes hôtes. Il était aussi passionné que passionnant, comparant avec finesse et brio l'histoire du Magimonde à celle de l'Antimonde. Je lui avais alors proposé de poursuivre ces échanges chez moi pour le goûter... Et je l'avais quitté radieux au petit matin suivant, dans l'agréable perspective de le revoir le lendemain soir.

Mardi, j'avais rencontré pour la première fois la fée Iseut, contrôlée célibataire, au deuxième service de midi : œufs mollets, sot-l'y-laisse, patate douce et châtaigne, suivis d'une crème de sauge, pomme rôtie. Nous avons commencé à discuter littérature quand le café fut servi et que j'étais venu, comme à mon habitude, saluer mes hôtes. Elle était aussi passionnée que passionnante, comparant avec finesse et brio la littérature du Magimonde à celle de l'Antimonde. Je lui avais alors proposé de poursuivre ces échanges chez moi pour le goûter... Et je l'avais quittée radieuse au petit matin suivant, dans l'agréable perspective de la revoir le lendemain soir.

Vendredi, nous nous étions tardivement réveillés tous les trois chez moi et avons pris un petit déjeuner plein de bonne humeur ; et Tristan était éperdument amoureux d'Iseut ; et Iseut était follement amoureuse de Tristan...

Dimanche, je m'étais éclipsé pour laisser les tourtereaux en tête-à-tête ; nous avons convenu de passer tout le week-end ensemble, mais ma présence était devenue largement superflue.

Tout cela peut paraître très fleur bleue, mais j'étais vraiment heureux d'avoir pu partager l'intimité de leur amour naissant, et ils ne semblaient pas insatisfaits de la manière dont j'avais pu y contribuer.

*

— Monsieur Merle, vous ne m'écoutez pas !

Le Conseiller Dionys était furieux.

— Je viens de vous signifier votre mise en accusation, les lourdes charges que le Haut Conseil a finalement retenues contre vous, et vous ne m'écoutez pas ! Vous risquez la peine capitale ! Réveillez-vous !

— Veuillez m'excuser, Conseiller, les tournures et le vocabulaire juridiques ne me sont pas familiers et j'ai bien peur de m'être perdu dans les arcanes subtils de vos propos. Et ne voyez pas dans mon silence une marque d'indifférence à votre endroit, mais bien plutôt un souci de politesse : je ne voulais surtout pas vous couper...

En prononçant ces derniers mots, je posai négligemment la main sur le pommeau de Calibourne qui pendait à mon côté. Quelques rires fusèrent alors que le Conseiller Dionys mettait vivement la main sur sa poitrine et reculait d'un pas en grimaçant. Il hésita un moment, puis se rassit en silence. J'appréciai du coin de l'œil le large sourire de Maître Houdin.

Mon père, Grand Chancelier et président de la séance, prit alors la parole :

— Linus Merle, le Haut Conseil vous accuse d'une part, de sorcellerie, que vous la pratiquiez vous-même ou que vous en soyez le produit, et d'autre part, d'avoir ourdi, par jalousie, la mort du mage Tristan et de la fée Iseut. Pour ces deux chefs d'accusation, comment plaidez-vous ?

Le visage triste de mon père me serrait le cœur. La sorcellerie était une forme de magie honnie, rigoureusement interdite, et le complot pour assassinat un des crimes les plus abjects. J'osais à peine imaginer ce qu'il avait dû lui en coûter de devoir prononcer à mon endroit de telles accusations.

Toute cette audition était bien sûr une farce ridicule et relevait clairement d'une cabale fomentée par un quarteron de mages et de fées aussi rancuniers que cocus. Mais il n'en demeurait pas moins que je me sentais coupable.

*

Le drame avait eu lieu la semaine suivante, peu après que les familles de Tristan et Iseut avaient été mises au fait de leur idylle et surtout de

la façon dont elle avait commencé. Après les félicitations d'usage, on avait en effet demandé aux romantiques amoureux comment ils s'étaient rencontrés, et aussi bien Iseut que Tristan, trop honnêtes et trop naïfs, avaient simplement dit la vérité.

Quel émoi dans les deux familles ! Ma réputation était déjà des plus sulfureuses, mais là, j'avais passé les bornes de la décence minimale : pendant plusieurs jours, j'avais continué à entretenir des relations avec l'une, avec l'un, et même avec les deux, *après* qu'ils s'étaient déclarés leur amour. Quel scandale ! Cependant, la situation en termes d'honneur bafoué était inédite et fort complexe. Les familles avaient longuement débattu, sans parvenir à se mettre d'accord, pour savoir qui avait le plus trahi, qui avait été le plus offensé, qui allait demander réparation, et à qui. Mais une chose était certaine : même si l'on n'en connaissait pas précisément les protagonistes, au moins un duel devrait avoir lieu.

Le Magimonde a toujours été à la pointe sur les questions d'honneur, et ce cas d'école fascinait. Les rapports entre les deux familles s'étaient rapidement dégradés, et beaucoup de mages et de fées avaient pris parti pour l'une ou l'autre. Les esprits s'échauffant vite sur des sujets aussi importants, de très nombreux duels pour insultes avaient de nouveau dangereusement rempli les lits de nécromancie.

Maître Houdin s'était alors proposé comme médiateur entre les deux familles, mais sans grand succès. Il avait essayé de les convaincre de la modernité du *trouble*, un concept à la mode glané dans l'Antimonde. Mais cette nouvelle évolution des mœurs ne les avait persuadées que d'une chose : ces pauvres gens de l'autre monde n'avaient pas le moindre sens de l'honneur ; comment faisaient-ils donc pour réguler leurs rapports sociaux ?

Finalement, Tristan et Iseut étaient venus me voir pour me dire adieu. La situation s'était tellement dégradée que leurs familles ne pouvaient plus désormais accepter leur union. Ils avaient décidé de prendre les choses en main et d'organiser leur duel final, considérant gentiment que rien de tout cela ne devait me concerner.

Jamais un duel n'avait suscité autant d'émotions. Les deux amoureux étaient arrivés main dans la main, elle, en robe blanche de mariée, avec une longue traine de dentelles flottant magiquement au-dessus du sol, lui, en costume trois pièces, noir moiré. Parvenus au centre de l'aire de combat, ils s'étaient tous deux tournés vers moi pour me sourire et m'envoyer un baiser. Puis Tristan avait pris Iseut dans ses bras et l'avait longuement embrassée, tandis que la traine de la robe immaculée les enveloppait. Et enfin, dans un silence devenu insupportable, les deux amants avaient

sorti leur baguette et s'étaient brutalement effondrés, terrassés par un sort mutuel.

Tous les témoins présents avaient alors fondu en larmes, et ce n'était pas tant les morts qui étaient pleurés — les deux amants étaient jeunes et avaient toutes les chances de revenir —, que la fin tragique d'un amour que tous auraient voulu un jour éprouver.

*

— Linus Merle, comment plaidez-vous ?

Je me rendais compte qu'une trop longue hésitation pouvait passer pour un aveu de culpabilité, mais je ne savais pas quoi répondre. Les accusations portées contre moi étaient grotesques, mais j'étais pourtant bien coupable. Coupable d'avoir laissé s'entre-tuer, au nom de traditions ridicules, deux êtres aimés, coupable de n'avoir pas su les protéger, coupable de n'avoir pas su préserver l'amour qui les unissait. Mon père me regardait avec compassion en attendant ma réponse, conscient du dilemme moral qui me torturait.

C'est alors que, venue de nulle part, une brise légère me traversa le corps en une caresse apaisante, et je reconnus le parfum de ma mère. C'était impossible : la Salle des Délibérés était protégée par toute une batterie de sorts plus sophistiqués les uns que les autres, qui assuraient la tranquillité des conseillers pendant les débats. Mais apparemment, rien ne pouvait arrêter l'amour d'une mère.

La brise devint brume, puis nuage orageux. Quelques éclairs et grondements de tonnerre plus tard, la fée Vivianne, Dame du Lac et épouse du Grand Chancelier Merle, se matérialisait au centre de la salle, devant des conseillers médusés.

— Monseigneur, Conseillers, mes hommages les plus sincères.

Le Conseiller Dionys se leva vivement pour l'interrompre :

— Vous n'êtes même pas prévue à l'ordre du jour ! Vous n'avez aucun droit de prendre la pa...

Le Conseiller se figea, la bouche ouverte. Les yeux de ma mère, habituellement bleu clair, avaient viré au vert sombre et ne semblaient plus avoir de pupilles. Elle avait mis un doigt sur sa bouche, comme pour faire taire gentiment un enfant.

— Chut, dit-elle d'une voix douce. Puis en abaissant lentement sa main : vous pouvez vous asseoir, Conseiller Dionys.

Le Conseiller Dionys s'effondra brutalement dans son siège, comme percuté par un boulet, le visage blafard, soudain ruisselant de sueur. Dans un silence de mort, la peur des mages assemblés devint palpable. Balayer

de la sorte, d'un simple geste, sans même utiliser de baguette, un mage du calibre de Dionys... J'échangeai un sourire complice avec mon père au fond de la salle : ma mère n'était pas le genre de personne à qui l'on pouvait manquer de respect, encore moins quand elle était de méchante humeur.

— Je suis Vivianne, Dame du Lac.

Se présenter si sobrement, sans citer ses sorts majeurs, sans même utiliser son titre de fée, affirmait clairement son pouvoir supérieur. Des rumeurs avaient circulé sur la puissance de ses enchantements, mais bien peu avaient eu l'occasion de la voir à l'œuvre. Tous les conseillers qui m'avaient mis en cause se demandaient maintenant s'ils n'avaient pas commis leur dernière erreur.

— J'étais venue pour vous présenter des excuses. Mais je ne laisserai jamais dire que mon fils, Linus, est le produit d'une sorcellerie ou même, comme je l'ai entendu également, une création abominable telle que celle engendrée jadis par le Conseiller Frankstein.

La température de la Salle des Délégués chuta brutalement d'une dizaine de degrés pendant quelques secondes avant de revenir à la normale, tant son ton s'était chargé de colère et de mépris. La plupart des conseillers fixaient maintenant avec insistance le bout de leurs chaussures, en frissonnant de peur et froid mêlés.

— Linus est un manucien véritable, le plus pur qui soit, comme on n'en verra jamais naître dans le Magimonde... Oui, c'est mon fils, mais il n'est pas de ce monde. C'est un enfant de l'Antimonde, un terrien comme ils s'appellent eux-mêmes.

Après un court moment de stupeur générale, un brouhaha indescriptible monta des deux rangées de conseillers, certains criaient à l'impossible, d'autres au scandale, d'autres encore demandaient la démission de mon père. La fée Vivianne, impassible, avait fermé les yeux. Quand elle les rouvrit, ils étaient de nouveau vert sombre. Le silence se fit immédiatement.

— Comme certains d'entre vous le savent, j'ai créé le Lockness, la Serrure, ainsi que son Gardien, pour interdire le seul passage connu entre les deux mondes, au fond du Lac. Jusqu'à présent, un seul mage, exceptionnel, a su contourner le Gardien et forcer la Serrure.

Elle adressa un léger signe de tête et un sourire au Conseiller Houdin. Des murmures étonnés saluèrent cette révélation.

— Il y a vingt-trois ans, alors que le Gardien contrôlait la région de l'Antimonde où débouche le passage, son aileron dorsal a fait chavirer une embarcation d'une dizaine de personnes, dont un très jeune garçon et ses parents. Le Gardien aurait dû disparaître sans s'attarder, mais il a

choisi de sauver l'enfant et me l'a ramené. Ses parents étaient morts noyés et je n'ai pas pu me résoudre à le renvoyer, orphelin, dans son monde. Et le Conseiller Merle, aujourd'hui Grand Chancelier, à qui j'ai présenté Linus comme mon fils, en a fait sans hésiter *notre* fils...

En prononçant ces derniers mots, la fée Vivianne commença à se dissiper, comme un brouillard de rosée matinale au lever du soleil. Il ne resta bientôt plus que deux yeux, qui viraient au vert sombre. Avant qu'eux aussi ne disparaissent, on entendit encore :

— Lesquels parmi vous auront l'audace de condamner un élan du cœur ?

*

Ma tenue de plongée est prête. J'ai une autonomie de quatre heures environ, ce qui devrait largement suffire. Maître Houdin a déjà déménagé mes affaires. En réalité, il a fait bien plus : il m'a créé, Dieu sait comment, une nouvelle identité, avec tous les papiers nécessaires, toutes les autorisations. J'ai même un joli appartement et une voiture à mon nom : dans l'Antimonde, on ne se téléporte pas, on roule ! Ce qui ne me changera pas vraiment, personne n'a jamais réussi à me téléporter, et je me ferai sûrement moins remarquer ou moquer là-bas en voiture, qu'ici sur ma bicyclette (le fabuleux cadeau de mon père pour mes dix-huit ans, avec la complicité de Maître Houdin).

La décision a été prise il y a quelques mois. L'exil définitif, ou plutôt le retour dans l'Antimonde, semble un compromis acceptable pour tous. S'y joint ma promesse solennelle de ne plus avoir aucun contact, de quelque nature que ce soit, avec le Magimonde.

Tous les mages et toutes les fées trompés sont satisfaits, du moins ceux qui ne gisent pas dans les services de nécromancie, et les demandes de duels ont cessé. Dès que mon départ sans retour a été confirmé, quelques-uns sont même venus me consulter, incognito, comme expert reconnu en pratiques culinaires et sexuelles !

Mes parents sont bien sûr tristes de me perdre, mais aussi soulagés à l'idée que je puisse avoir une vie adaptée à ma mortalité. Comment être heureux en vieillissant dans un monde qui ne vieillit pas avec soi ?

Maître Houdin, mon cher Maître, est à la fois très malheureux et très fier. Il est maintenant sollicité par toutes les familles du Magimonde comme précepteur, mais affirme que je resterai son dernier élève. C'est mon très grand honneur d'avoir grandi à ses côtés comme disciple avant de pouvoir devenir son ami.

J'entends derrière moi les grondements sourds du Gardien qui s'impatiente ; il m'attend pour me guider à travers la Serrure. Toutes les personnes que j'aime sont sur la rive du Lac près de l'embarcadère, silencieuses dans la brume matinale, les yeux humides, les sourires encourageants. J'essaie en vain d'arrêter mes larmes. Il est temps : en claudiquant dans mes palmes de manière ridicule, je rejoins le Gardien sans me retourner.

Adieu.

*

Un sort d'isolement, lancé par deux des mages les plus puissants, protégeait le manoir. Ils pouvaient parler librement.

— Alors ? L'avez-vous retrouvé ?

— Oui, Monseigneur. Cela fut plus facile que je ne le pensais. Il est devenu très célèbre et même plusieurs décennies après sa mort, ses livres sont édités et disponibles partout.

— Ses livres ? Il est devenu écrivain ?

— Pas exactement. Il a été sacré plus grand magicien de tous les temps et s'est produit dans tous les pays de l'Antimonde. Des spectacles grandioses, Monseigneur, attirant des milliers de personnes.

— Magicien ? Mais il n'avait aucun pouvoir !

— Je le sais bien, Monseigneur, c'est très étonnant. Son nom est même gravé sur un boulevard des célébrités, à côté de celui des plus grands artistes. Tout ce que je peux dire, c'est qu'il a eu une très belle vie, et a donné du plaisir à beaucoup de gens.

— Oui, ici aussi, et ça ne lui a pas vraiment réussi...

— Oh, pour ce genre de plaisirs, ce fut bien différent, Monseigneur. D'après sa biographie, il n'eut que deux compagnes, deux top-modèles, exceptionnelles de beauté et d'intelligence... Toujours est-il qu'à la fin de sa vie, il a écrit une sorte d'encyclopédie de la magie en six volumes qui a eu un énorme succès. J'ai pu vous rapporter son premier livre, pour débutants. Apparemment, des envoûtements élémentaires de cartes, de pièces et de petites cordes.

— Choix étrange. Voyons cela... *La Magie pour les nuls*, par David Copperfield ? Je ne comprends pas.

— Son nom de scène, Monseigneur. J'ignore pourquoi il a choisi celui-là.

Le livre comportait une dédicace qui laissa les deux hommes un long moment silencieux :

*À ma mère, ma seule fée ;
à mon père, modèle et mage véritables ;
à mon mentor, autre mage, autre manque cruel.*

Puis le Grand Chancelier Merle fit apparaître deux jeux de cartes standards et le Conseiller Houdin quelques pièces de monnaie et un peu de cordelette. Ils s'essayèrent au premier tour du livre, une classique révélation d'une carte choisie par un spectateur. Une minute plus tard, ils se tordaient de rire, chacun un bras derrière le dos, s'efforçant de couper un jeu d'une seule main sans faire tomber les cartes. Faire croire à de la magie, sans sort, sans baguette, juste avec ses mains et un peu de baratin : quelle idée géniale !

Le Grand Chancelier eut une pensée émue pour son fils disparu, oui, son fils, quoi qu'en disent les mauvaises langues. Linus avait été le plus grand manucien du Magimonde et, par tous les Dieux, grâce à ses livres que l'on allait dès demain distribuer dans toutes les écoles, il le resterait !

Les rires des deux mages résonnèrent toute la nuit dans le manoir endormi.

